

Puylhéri, ignorant les vraies causes, ne pouvait assez s'étonner du contraste que présentait ma force apparente et le profond abattement où m'avait jeté une maladie sans caractère définissable. Néanmoins, de même que les fous ont des moments de lucidité, j'avais des instants d'oubli, alors je rentrais dans mon naturel, je devenais plus sociable.

“ Ah ! jeune homme, me disait alors M. de Puylhéri, je suis seul en ce monde, j'ai du bien, je serais tenté de vous demander de rester avec moi : il y a en vous un charme qui me séduit ; mais aussi parfois, vous me désolez ; vous ne vivez pas sur cette terre, votre regard cherche dans l'espace, on dirait quelque germe de folie. A l'âge où l'on s'attache fortement, vous paraissez ne rien aimer ; sous votre physionomie, on devine une belle âme, et votre âme ne se montre point. Etes-vous déjà revenu des choses ? Avez-vous été trompé ? Quel est ce mystère ? ”

A cette question, je secouais la tête, une larme gonflait ma paupière, j'étais touché, mais je gardais le silence. La seule pensée de retracer par la parole des événements si récents et si cruels me faisait frémir.

L'excellent homme n'avait que trop raison de dire que j'étais incapable d'aimer ; rien ne pouvait désormais combler le vide de mon cœur, je ne me souciais rien au monde. Depuis mon départ de France, quatorze mois s'étaient écoulés, je n'avais pas eu la plus petite nouvelle de ma famille. A peine y pensais-je, ou plutôt si j'y pensais, loin de m'inquiéter de ce long silence des miens, j'en éprouvais une secrète satisfaction. Et qu'attendre, en effet, d'une de ces missives ordinairement tant désirées, sinon la confirmation de ce qui causait mon désespoir ? J'aurais dû écrire de mon côté ; je n'écrivais pas, je me payais de mauvaises raisons, je me disais que ma lettre de Rochefort demandait toujours une réponse. Je ne voulais pas voir que mon départ, prévu à la Martinique, et la mort de M. de Brécour, tué dans une rencontre avec les Anglais peu de jours après notre séparation, expliquaient, non que mon père ne m'eût pas répondu, mais bien que sa réponse ne me fût pas parvenue.

Lorsque ma longue convalescence toucha à son terme, je ne songeai pas davantage à rejoindre mon régiment qui, du reste, venait de rentrer en France. On ignorait apparemment ce que j'étais devenu, on me laissait tranquille : je ne demandais pas mieux.

Je vivais au jour le jour dans la plus complète inoccupation de corps et d'esprit. M. de Puylhéri m'avait offert de l'argent si je vou-